
4 Augustin aujourd'hui

Quelle attitude face au mal ?

Ne pas le laisser nous fasciner pour ne pas nous y résigner

« Le travail rationnel repose en dernière instance sur une attitude religieuse. La recherche philosophique de la vérité prend la forme d'une recherche de Dieu, laquelle est à son tour soumise à une réforme de soi. »¹

Ce retour de la créature vers le Créateur, avec ses réussites mais aussi ses terribles échecs, conditionne son expérience du mal. Dans le travail de la raison, qui est surtout une confession des merveilles de Dieu pour Augustin, le mal est une préoccupation constante et même un scandale. En effet, si Dieu a créé toute choses bonnes, comment se fait-il qu'il y ait le mal : « D'où vient le mal ? *Unde malum ?* » (*Confessions*, 7,5,7)

Cette question de l'origine du mal portée par Augustin guide encore aujourd'hui notre attitude face aux formes contemporaines du mal. En rendant le rapport de la Commission indépendante sur les abus sexuels dans l'Église (CIASE), son président Jean-Marc Sauvé déclarait ceci : « Nous avons été confrontés au mystère du mal. » Lors de l'interview, il se reconnaît ébranlé par le témoignage des victimes. Et il ajoutait : « Nous avons mis de manière délibérée les victimes au centre de nos travaux. Nous avons considéré qu'elles détenaient un savoir unique sur les violences sexuelles. »²

La première attitude face au mal, quel qu'il soit, est de témoigner afin qu'il soit dénoncé. Le but est de pouvoir en répondre concrètement, de sortir de la fatalité mais aussi parfois de notre propre sidération et irresponsabilité devant le mal. Dans cette démarche courageuse, la vérité sera préférée au mensonge, la justice tentera de réparer ce qui semble irrémédiable et la grâce de Dieu peut l'emporter sur le péché. Par son expertise, celui ou celle qui témoigne contre le mal fait émerger une ombre orientant chacun sur le bien qu'il lui reste à faire. Il s'agit de reconstruire ce que le mal a défait.

¹ V. GIRAUD, « Augustin d'Hippone, entre deux mondes » dans *L'ordre de la Création. D'Augustin à Nicolas de Cues*, coll. « Une histoire personnelle de... », Paris, PUF, 2019, p. 35.

² Interview de C. HOYEAU et I. DE GAULMYN, *La croix* n°42134 du 9-10 octobre 2021, p. 10-17. D'après l'enquête, on estime en France à 5 500 000 le nombre de personnes majeures ayant subi des agressions sexuelles pendant leur minorité (soit 14,5 % des femmes et 6,4 % des hommes). Après la famille, l'Église est le lieu où la prévalence de ces agressions est la plus forte (6 % des agressions).

1 La conception augustinienne du mal a réveillé la conscience morale

L'expérience du mal est large et plurielle. Elle recouvre la faute morale, laissant à découvert autant le mal commis que le mal subi. Elle est celle de nos limites et de la finitude, inséparable de la condition de créature. Elle peut aussi être l'expression d'un destin tragique (*fatum*) dans une existence humaine soumise aux accidents et aux aléas de toute vie. À travers ces multiples expériences du mal, l'homme se découvre bien fragile, mais aussi attiré par Dieu, à la fois humilié et gracié.

Au livre 2 des *Confessions*, Augustin raconte avoir participé à un vol de poires dans un jardin voisin. Trente ans plus tard, cet épisode, datant de ses 16 ans, retient encore l'attention d'Augustin. Son analyse ne porte pas sur l'objet volé qui était dérisoire mais sur les intentions de l'acte. En effet, ces poires n'étaient pas intéressantes. Et Augustin pouvait en trouver de bien meilleures ailleurs. Elles finiront d'ailleurs par être mangées par les porcs. Le « crime » est donc sans objet et commis *pour le plaisir*. Le vol n'est venu ni de l'ignorance ni d'une faiblesse de la volonté comme l'expliquaient alors Platon ou Aristote. L'homme peut commettre le mal pour d'autres raisons et considérer sur le moment le mal comme un bien. Augustin fait ainsi émerger une nouvelle manière de penser le mal : le mal commis en vue d'un bien.

Une telle conception représente une « véritable révolution dans la conscience morale occidentale »³. Augustin affirme que le mal peut être commis en toute connaissance de cause et par amour du mal. Pourtant, personne ne veut le mal pour le mal mais toujours pour son propre bien. Concernant la véritable nature de ce bien, l'homme peut fort bien se tromper, faute de se connaître suffisamment. Il peut aussi se révéler incapable de l'atteindre par manque de volonté personnelle. Mais en revenant sur cet épisode du vol de poires, Augustin affirme à la fois la connaissance du mal, le plaisir de « mal faire » et l'amour du mal. En ceci, il bouleverse la perception morale de l'Occident car ces catégories ne s'appliquent pas aux grands criminels. Augustin les découvre à travers un événement bien banal, et surtout en lui-même alors qu'il n'était encore qu'un jeune adolescent.

Dès lors, la recherche d'Augustin consistera à prendre en compte ce désir du mal en l'homme, tout en refusant de donner au mal la même consistance que le bien. Cette double perspective stimule encore aujourd'hui l'attitude de chacun face au mal.

³ V. GIRAUD, « Augustin d'Hippone, entre deux mondes », p. 38.

2 Commettre le mal, c'est jouir de la transgression

Dans le raisonnement d'Augustin, celui qui commet le mal se réjouit de commettre ce qu'il sait être un mal et de faire ainsi volontairement ce qui est interdit. Augustin commence par s'interroger sur cette volonté capable de s'affranchir de la connaissance que chacun peut avoir du mal.

Selon lui, une telle volonté est l'expression d'une liberté mauvaise. Elle est une « liberté manquée » (ou *manca libertas*) qui repose sur l'orgueil. Prétendant imiter le Créateur, elle dénote un amour de soi de la créature qui va à l'encontre de Dieu en se donnant les moyens concrets de s'en éloigner (*Conf.* 2,6,14). Au lieu de continuer à se tourner vers Dieu et de l'aimer, la créature se prend pour sa propre fin et cesse de s'accomplir en Dieu. Le bien et l'être étant coextensifs, le mal révèle toujours un *manque d'être*. Il a bien une cause, mais celle-ci n'est pas efficiente, elle est au contraire une « cause déficiente ».

« Que personne ne cherche la cause efficiente de la volonté mauvaise, car cette cause n'est pas efficiente, mais déficiente, la volonté mauvaise n'étant pas une efficacité, mais une déficience. Déchoir, en effet, de l'être souverain vers ce qui a moins d'être, c'est commencer à avoir une volonté mauvaise. Vouloir donc découvrir la cause de cette déchéance alors qu'elle est, comme je l'ai dit, non pas efficiente mais déficiente, c'est comme si on voulait voir les ténèbres et entendre le silence. » (*Cité de Dieu* 12,7, BA 35, p. 171)

Par conséquent, le mal n'existe pas *en soi* pour Augustin. Il n'a aucune substance et ne saurait être pensé comme le pendant inévitable du bien. En affirmant cela, Augustin rompt définitivement avec son passé manichéen. Selon lui, le mal ne pourra jamais rivaliser avec le bien, comme le noir avec le blanc, ou le bas par rapport au haut. Il est l'expression d'un manque d'être, de l'absence de Dieu, et un péché. En commettant le mal, l'homme tend vers un néant duquel Dieu l'avait pourtant sorti en le créant, mais vers lequel il est mystérieusement tenté de revenir.

Mais comment réagir pour éviter de manquer d'être et de faire le mal ? Dans la pensée d'Augustin, se garder de « mal faire » revient à rechercher ce qu'il y a de meilleur : la justice et non l'injustice, la vérité de préférence au mensonge par omission ou aux demi-vérités, ce qui est éternel à ce qui est corruptible et donc Dieu de préférence à toute réalité créée. Mais vivant dans un monde où rien n'est parfaitement juste, vrai, ni stable... où l'homme va-t-il chercher Dieu ? Dans son œuvre, Augustin a écarté le ciel des Idées platoniciennes et privilégié la concrétude de l'intériorité. Le bien, et par suite

⁴ *De la vraie religion*
39,72, cité
par V. GIRAUD,
« Augustin
d'Hippone,
entre deux
mondes »,
p. 43.

toute attitude devant le mal, se trouvent intériorisés. La vérité se situe toujours déjà à l'intérieur de l'homme. Mais elle ne vient pas de l'homme car il ne peut se donner lui-même sa propre vérité. L'intériorité est ce lieu où il lui devient possible d'atteindre une vérité d'essence divine : « Ne vas pas en dehors, cherche en toi-même ! c'est dans l'homme intérieur qu'habite la vérité [...] Mais sache reconnaître que tu n'es pas cette vérité. »⁴ Ce qui guide l'agir vertueux de l'homme ainsi que son combat éventuel contre le mal est toujours déjà *en* lui, même si cela ne vient pas *de* lui.

3 *Les figures du mal : une contradiction de la raison et une contraction de l'être*

Aujourd'hui, comme aux IV^e–V^e siècles, les figures du mal abondent. Hélas, devant les figures multiformes du mal, nous rencontrons souvent l'embarras du choix. Les récents scandales qui ont blessé si profondément la vie de tant de victimes – hommes et femmes – et défiguré l'Église catholique nous incitent à évoquer la question concrète des abus sexuels.

Confronté au « mystère du mal », nous reconnaissons à la manière d'Augustin qu'en perpétrant de tels actes, l'homme s'éloigne de ce qu'il est et s'éloigne ainsi de Dieu. Qu'une communauté humaine qui a laissé faire de tels actes pendant si longtemps, s'est également éloignée de Dieu et de sa raison d'être et se trouve engagée sur le chemin de sa propre destruction. Le terme de « destruction » ne relève pas de l'hyperbole. Le mal commis par des prêtres, des personnes consacrées ou leurs entourages directs, est destructeur humainement mais il est aussi *il*-logique théologiquement, exercé délibérément et en toute conscience contre *le Logos* qui est Dieu.

Mais paradoxalement, Augustin évite soigneusement de surestimer le mal, par crainte de lui donner toute substance. Pour lui, le mal demeure toujours l'expression d'un manque : un déficit de l'amour pour Dieu par amour de soi et un manque d'être pour l'homme, un déficit que lui font payer cher son orgueil (ou sa cupidité et parfois son avarice) ainsi que sa pseudo-volonté d'autonomie (le serf arbitre).

Si le sujet éthique de Platon se fondait sur sa propre aptitude à connaître le bien en le contemplant, l'homme d'Augustin comprend davantage l'humilité de sa condition. Il se prépare ainsi à rencontrer le mal avec une plus grande conscience de sa finitude. Le risque serait pour lui de s'en révolter et se mettre à inverser les priorités dans sa stratégie contre le mal.

Sa connaissance du bien n'étant que limitée et relative, il serait alors tenté de privilégier sa volonté et décider de commettre ce qu'il sait pourtant être mal.

Devant cette tentation, ce qui importe à Augustin est d'opposer la volonté du Bien et de Dieu. Les *Confessions* démontrent que les progrès dans la connaissance reposent d'abord sur une volonté de progresser dans l'amour : « Mon poids, c'est mon amour ». L'amour est ainsi le vrai moteur de l'existence, « C'est lui qui m'emporte où qu'il m'emporte » (*Conf.* 13,9,10). Ce que l'homme aime va finalement décider de ce qu'il devient. « Pour chacun, tel est son amour, tel il est lui-même. Tu aimes la terre ? Terre tu seras. Tu aimes Dieu ? c'est la Terre que tu aimes, tu seras Terre. C'est Dieu que tu aimes ? Que dirai-je ? Tu seras Dieu ? » (*Commentaire sur la 1^{ère} épître de Jean* 2,2,14, BA 76, p. 143)

4 Ne pas se résigner au mal : sortir de la sidération et d'une culpabilité narcissique

De la pensée d'Augustin sur le péché originel et la place qu'il laisse au *tragique* dans l'existence humaine, il nous faut déduire avec courage que personne n'est à l'abri du mal, en tant que victime potentielle d'abord, mais aussi parce que chacun est appelé à se considérer comme « partie prenante » *devant* le crime et parfois même *dans* le crime lorsqu'il devient le complice direct ou indirect des auteurs *du* crime.

La doctrine du péché originel souligne notre solidarité dans le mal ainsi que notre besoin du salut. Une telle solidarité engage notre responsabilité éthique et nous oblige à rechercher ensemble le bien commun - qui est *le bien de nous tous* - sans chercher à circonscrire le mal aux seuls auteurs de crimes, sans limiter ce mal à une culture, au fonctionnement des communautés, aux diverses institutions de l'Église ou de la société civile.

Une telle recherche du bien commun se fait en priorité avec les victimes car la souffrance vécue les a dotées d'une expertise unique du mal et de ces conséquences réelles que les autres n'ont pas encore acquises. Elle se fait aussi avec les bourreaux et les responsables qui ont éventuellement accepté de les protéger. L'attitude face au mal consiste ainsi à prendre au « tragique » les assauts du mal, aussi dérangement soient-ils, dans le but de devenir les protagonistes du bien. Une telle espérance est le fruit de la pensée lucide et courageuse d'Augustin sur le mal et les structures de péché (le péché collectif). Il nous aide à considérer tous et chacun comme des victimes potentielles, directes ou collatérales, d'un mal systémique, afin de devenir

⁵ J. LAURENT,
« "Peccatum
nihil est" :
remarques sur
la conception
augustinienne
du péché
comme néant »,
*Cahiers
philosophiques*
122/2 (2010),
p. 13.

⁶ G. REMY
« Le tragique
dans la pensée
d'Augustin »,
*Revue des
sciences
philosophiques
et théologiques*
92/2 (2008),
p 258.

ensemble de véritables « héros » du bien encore possible. Comme l'écrit fort justement Jérôme Laurent, « Le mal n'est pas pour Augustin une ombre au tableau qui ferait ressortir la lumière, c'est une souffrance qu'il faut combattre et chercher à diminuer ou à rendre supportable. »⁵

Autrement dit, au risque de ne jamais guérir et de laisser le mal nous fasciner jusqu'à la sidération pouvant s'avérer démobilisatrice, l'exigence éthique est de guérir ensemble après avoir recueilli et appris auprès des victimes toute l'ampleur du mal à combattre :

« Si le tragique se manifeste par le malheur, paradoxalement, en torturant ses victimes, il les grandit, au point de leur faire prendre la stature de héros qui suscite une émotion où se mêlent la pitié et l'admiration, en somme la sympathie, aussi une vertu cathartique lui est-elle reconnue. »⁶

Un tel processus de guérison vis-à-vis du mal ne peut se faire à distance ni sans prendre le risque de s'approcher de ceux qui en sont victimes.

5 *Prendre tous les risques avec ceux et celles qui ont risqué leur vie face au mystère du mal*

En situation de crise, il nous faut accepter tous les risques notamment avec et pour les personnes qui risquent encore leur vie par suite du traumatisme vécu. Le fait de se retrouver brusquement « en crise » demande des compétences inédites : savoir gérer d'éventuels conflits d'intérêts, apprendre à confronter l'expérience collective du mal et sa propre expérience du mal. Il s'agit ici de se départir de toute naïveté et d'une pseudo-innocence. Le but est alors de reconnaître ensemble que personne n'est à l'abri d'un destin tragique, du péché des origines, d'un mal capable d'introduire le malheur dans l'existence d'une personne, dans la vie d'une communauté, de nos sociétés et de leurs institutions (famille, écoles, associations...). Seule une conscience du tragique peut donner l'ampleur suffisante à nos réponses.

Pour lutter contre ce mal qui a « défait » l'Église et la vie des victimes, nous devons choisir et former des pasteurs aimants, qui aient fait l'expérience intérieure d'avoir été eux-mêmes saisis par l'amour de Dieu. Celui-ci est la véritable source de leur ministère. Pour l'Église, la crise est morale, sociale et institutionnelle mais elle est aussi spirituelle. Les prêtres abuseurs ont annoncé un Dieu qu'ils n'avaient sans doute pas suffisamment intériorisé. Ils ont prêché l'amour divin sans l'avoir suffisamment cherché dans l'intériorité

où il est source de toute vie et action. Il n'est pas utile ici d'entrer davantage dans la thématique du combat spirituel liée à l'accueil de la grâce d'un Dieu sauveur, comme le rappelle Gérard Rémy :

« La vocation du libre arbitre à se détourner des tendances perverses et à se transformer en liberté pour le bien, dépassant les forces naturelles de l'homme, requiert l'action de la grâce, autrement dit une intervention divine gratuite destinée à transformer un homme pécheur en juste aux yeux de Dieu. »⁷

⁷ *Idem.* p. 270

Au sujet de la grâce, une question demeure cependant : « Tous les hommes sont-ils appelés à en bénéficier ? » La réponse négative d'Augustin laisse supposer la possibilité d'une réprobation irréversible et éternelle. « Alors que le tragique des poètes se limitait plutôt à un destin terrestre, le séjour des morts demeurant l'objet de spéculations mythologiques, celui d'Augustin, en engageant la destinée éternelle de l'homme, y trouverait une suprême consécration. »⁸

⁸ *Id.*

6 Mais si le mal n'est rien, comment allons-nous le combattre ?

L'autre problème pour envisager l'attitude d'Augustin face au mal est précisément sa conception particulière du mal. Au livre 3 des *Confessions*, Augustin écrit ceci : « Je ne savais pas que le mal est la privation du bien, à la limite du pur néant. » (*Conf.* 3,7,12, *BA* 12, p. 384). Jean-Louis Chrétien le formule ainsi : « En toute rigueur philosophique, pour saint Augustin, en péchant, on ne fait jamais rien ; on défait seulement. Le mal ne produit que du vide et du manque. »⁹ Pour lui, le mal n'est rien. Il n'est pas le contraire du bien. Il ne doit pas être pensé en termes d'opposition entre le blanc et le noir, une « équivalence » permettant de situer le haut ou le bas.

⁹ J.-L. CHRÉTIEN
*Saint Augustin
et les actes de
parole*, Paris,
PUF, 2002,
p. 229.

Une telle conception a l'avantage de prévenir toute fascination face au mal ou le péché. Elle nous évite d'être sidérés et sans réponse (irresponsables) contre lui. Mais le risque lié à cette affirmation d'Augustin – « le péché n'est rien » (*peccatum nihil est*) – est sans doute d'évacuer trop rapidement le « mystère » du mal. Si le mal relève du quasi-néant, ne sera-t-il pas plus difficile d'en voir toute la violence ? Si le péché est nul, trahissant surtout un manque, demeurera-t-il un scandale à dénoncer ? Sur le plan psychologique, le danger est de ne plus entendre le cri de ses victimes. Sur le plan théologique, de penser que le péché laisse finalement intacte la nature humaine. Le risque ne serait-il pas de revenir à l'hérésie de Pélage pour lequel

l'homme peut toujours atteindre la sainteté par son seul libre arbitre et sans le recours de la grâce divine.

Pour Augustin, le danger du mal n'est pas dans ce qu'il est – car pour lui, il n'est rien – mais dans le fait qu'il nous éloigne de Dieu et de notre être. Pour le faire mieux comprendre, Augustin utilise la métaphore de la privation de nourriture :

« Puisque nous avons déjà appris que le péché n'est pas une substance, ne remarquons-nous pas que le fait de ne pas manger (pour n'en pas citer d'autres) n'est pas une substance, puisque la nourriture, elle, est une substance. Mais l'abandon de nourriture n'est pas une substance, et, cependant, si nous nous abstenons complètement d'aliment, la substance de notre corps s'affaiblit tellement, est tellement atteinte par la dépression de la santé [...] que si, par quelque moyen, elle demeure en vie, elle ne peut qu'à grand peine être ramenée à cette nourriture dont la privation a causé son mal. Ainsi le péché n'est pas une substance, mais Dieu est substance, souveraine substance et seule véritable nourriture de la créature raisonnable. » (*De natura et gratia* 22, *BA* 21, p. 282-283)

Après un tel constat, la seule attitude possible face au mal est de tenter de redonner de l'être à ce qui en est dépouillé par le mal commis, de reconstruire ce qui a été défait par le mal. Il s'agit de redonner sens à des relations humaines qui ont été perverties par le péché, de réformer des institutions dont la vie et le fonctionnement ont été dénaturés par une volonté viciée. Or, pour Augustin, la nature des choses ou des êtres, ce qui les relie entre eux, est précisément d'avoir été faite par Dieu. Sortis du néant à partir de rien, ils ont été créés pour adhérer à Celui qui seul est absolument.

Il y a donc une double attitude à adopter face au mal : celle de décentrement de l'homme et d'un recentrement en Dieu. Se décentrer de soi d'abord, car « abandonner Dieu pour se complaire en soi, ce n'est pas encore n'être rien, mais c'est s'en approcher. » (*Cité de Dieu* 14,13,1, *BA* 35, p. 413) Mais pour cela, revenir à Dieu dont la raison nous fait préférer la vérité au mensonge. Son amour nous donne de privilégier la justice sur l'injustice, le bénéfique sur le maléfique.

Conclusion

Face au « mystère du mal », Augustin cherche à comprendre d'où vient le mal et les causes qui poussent l'homme à se priver d'un bien qui le comble, à appauvrir sa relation avec Celui qui lui donne d'être. Dans la

perspective augustinienne, qui refuse de donner toute substance au mal, aborder la question du mal revient à en pointer les manques.

Certains se sont étonnés des nombreuses recommandations du *Rapport Sauvé*, portant à la fois sur la prévention ou la gestion des abus sexuels mais aussi sur le fonctionnement de l' glise jusqu'à appeler à une réforme de l' glise dans l' glise. Comment pourrait-il en être autrement ?

Dire ce qui nous manque encore face au phénomène systémique des abus est une forme de résistance au mal. Entre la fascination qu'exerce le mal et le risque de ne plus en repérer les conséquences tragiques, l'éthique s'engage à faire advenir le bien encore possible. La responsabilité de l'homme est désormais de reconstruire ce qui a été « défait ». Contre le mal, le but est de faire reculer le non-sens et la déshumanisation, d'être en mesure d'accueillir le pardon et la gr ce.

Vincent LECLERCQ
Augustin de l'Assomption (Rome)